

# LES CARTES POSTALES COMME OUTIL DE L'HISTOIRE COLONIALE MALGACHE ? DES DÉBUTS À 1940.

Claude BAVOUX  
Docteur en histoire

**Résumé :** La carte postale joue un rôle de médiation dans le Madagascar de 1900, où quelques milliers d'étrangers vivent parmi plusieurs millions de Malgaches. C'est un relai, un maillon obligé pour la connaissance de l'autre. Un véritable média insurpassable, du moins, avant 1914. Il permet, pour peu d'argent, un nécessaire apprivoisement de Madagascar à l'étranger qui vient d'y débarquer.

Comme au cinéma, toutes ces prises de vue sont montées selon les nécessités du récit, colonial, en l'occurrence. Le Français voit son Madagascar, comme jamais cela n'a pu se faire avant 1898, à savoir comme dans une séance de cinéma, sans trop se déplacer ; les cartes illustrées pourvoient amplement à son désir de voyage ou d'altérité.

**Mots-clés :** Carte postale, Madagascar, Histoire de la photographie malgache, Colonisation.

*Abstract: The postcard played a mediating role in Madagascar in 1900, where a few thousand foreigners lived among several millions of Malagasy.*

*It is a relay, an obligatory link, for the knowledge of the other. A true media insurpasable, at least, before 1914. It allows, for little money, a necessary taming of Madagascar to the foreign that arrives there.*

*As in the cinema, all these shots are mounted according to the needs of the narrative, colonial, in this case. The Frenchman sees his Madagascar, as never before could it be done before 1898, that is, as in a cinema session, without moving too much; the illustrated maps provide amply for his desire for travel or otherness.*

**Keywords:** Postcard, Madagascar, History of Malagasy photography, Colonization

Dans un film documentaire de Katia Kameli, projeté au MUCEM, à Marseille, en 2016, lors de l'exposition *Made in Algeria*, le public a pu voir, non loin de la Grande Poste d'Alger, Farouk Azzoug installer chaque matin le kiosque dans lequel il propose, non sans succès, des reproductions de cartes postales de l'époque coloniale. La question est posée : la dizaine de milliers de cartes postales du Madagascar colonial peut-elle rendre un quelconque service en matière d'histoire malgache ? Cet amas n'est-il qu'un ramassis informe à destination des nostalgiques du passé, colonial ou non ? Cette masse de données iconographiques et textuelles (on se doute bien que les légendes et les textes qui accompagnent les envois ont leur importance) a-t-elle une valeur patrimoniale à caractère archivistique ?

Le corpus sur lequel nous travaillons se monte à sept mille items environ<sup>1</sup>. Les stocks qui se constituent sont considérables et ne s'épuisent souvent qu'une dizaine d'années après l'impression. C'est à qui, parmi les étrangers, fera connaître l'Ile rouge à ses amis. Juste avant 1900, l'engouement<sup>2</sup> est considérable. Du dernier soldat deuxième classe, à l'orthographe plus que déficiente, à la fille de Gallieni, on correspond, on cherche des correspondants et on en trouve, non seulement en France, mais aussi sur tous les continents.

À une heure où les plaies de la décolonisation ne sont refermées, la connaissance du quotidien ordinaire de temps révolus se fait jour à travers des textes laconiques (qui ont au mieux quelques dizaines de mots) et d'images, grâce à la carte postale. On aura en esprit que seule une carte sur sept ou huit est assortie d'un texte qui est souvent un commentaire d'une banalité déconcertante. Rien de surprenant à cela : les cartes sont envoyées pour constituer des collections et sont muettes dans les deux tiers des cas. Il s'agit donc ici de faire parler les images plus que les mots. C'est donc un immense corpus d'images, un *Atlas Mnemosyne* à la malgache<sup>3</sup> qu'il s'agit de compulsier. Il s'agira ici de concevoir les conditions préalables à connaître pour pouvoir exploiter une mine extrêmement peu explorée jusqu'ici<sup>4</sup>. Elle n'est peut-être qu'une sorte de conservatoire d'habitudes et de visions coloniales en même temps qu'un discours apologétique et n'a donc d'intérêt que pour l'histoire de la colonie. C'est pour le moins un document d'un type particulier.

En 1900, pour une somme minime, chacun pouvait s'adjuger la représentation d'un morceau de Madagascar et la faire connaître, en Europe, quelquefois assortie d'un commentaire. On s'entiche de la carte illustrée. Pour une somme minime, à savoir cinq centimes<sup>5</sup>, chacun médiatise, à sa façon, la ville où il vit, voire des territoires dont il n'a pas idée. De la même façon qu'en Europe, tout un chacun peut satisfaire, grâce à ces imagettes de moindre qualité optique, son envie de connaître la province profonde, à Madagascar, on peut voyager à moindre frais et faire divulguer ce dont on n'a qu'une

<sup>1</sup> Il semble difficile de franchir un total supérieur. Nombre de séries n'ont jamais été achevées. Leur incomplétude durera longtemps encore.

<sup>2</sup> *Le Temps*, 24 décembre 1899, n°10079.

<sup>3</sup> Le *Bilderatlas Mnemosyne* est composé par Aby Warburg avant 1930. Il réagit ainsi au bouleversement de la Grande Guerre. Le carnage est une mise à l'épreuve directe de sa « science de la culture ». Warburg a constitué, entre 1914 et 1918, une très grande collection iconographique de la guerre ; Voir Jacques LEENHART « Aby Warburg, *L'Atlas Mnemosyne* », *Critique d'art*, n°1/2013, <http://critiquedart.revues.org/8347>

<sup>4</sup> Il en est de même dans l'ex-A.O.F : l'immense production de « F.-E. Fortier, maître de la carte postale uest-africaine », pour reprendre le titre de l'article de Ph. DAVID (*L'Afrique en noir et blanc, Louis Gustave Binger, explorateur*, Somogy, 2009, p.143-151) n'a jamais été exploitée, historiquement parlant.

<sup>5</sup> Un quotidien vaut le double entre 1900 et 1915 à Tamatave et Tananarive. L'affranchissement multiplie par deux le coût de l'envoi.

connaissance livresque. La carte postale permet donc, sans encombre pour l'expéditeur de se promouvoir socialement. Près des deux tiers de l'ensemble dévoilent des paysages, des villes, des quartiers, des villages ; des personnages, pour la plupart malgaches<sup>6</sup> constituent le dernier tiers.

Jusqu'en 1940, cette histoire se déroule en trois temps significatifs. Le premier étant celui de l'explosion de huit ou neuf milliers de clichés. Cela atteint 1914. La Grande guerre calme totalement le jeu : si quelques très rares clichés de cercueils existent, « retour de France<sup>7</sup> », ils concernent des Européens et ne sont pas la source de création de cartes. Les 2 500 Malgaches disparus pour la France passent eux inaperçu<sup>8</sup>. Le sujet n'est pas vendeur et donnerait inutilement à interrogation.

Et jusqu'en 1940, la reprise des créations véritables est discrète. Il s'agit d'écouler des stocks et pour certains éditeurs, comme Bachel à Tamatave, de refaire, en plus adouci, ce qui a déjà été fait. De fait, entre 1920 et 1940<sup>9</sup>, on s'enfonce (tant la société coloniale est une société bloquée) dans le stéréotype, dans l'esthétisme lissé de ce qui a été fait dans la génération précédente, ou dans la glorification des réalisations architecturales coloniales, si infimes soient-elles. Il s'agit ici de proposer une lecture contextualisée de la photographie du pauvre, de l'amateur de quatre sous.

Il apparaît donc que la périodisation particulière de la carte illustrée mondialise totalement Madagascar dans son contexte colonial : comment des vignettes, si minimalistes soient-elles, mais si nombreuses, pourraient-elles échapper à cette contingence qui englobe tous les domaines culturels ?

## I) UN PREMIER STADE MALGACHE DE LA DIFFUSION DU CLICHÉ : LA PHOTOMÉCANIQUE

Depuis longtemps, avant l'apparition des premières cartes illustrées, l'émule du Révérend W. Ellis, à savoir J. Parrett, imprimeur, avait fait naître des ateliers photographiques tananariviens dans la capitale<sup>10</sup>. Puis, au début des années 1890, circulent, dans les mieux évangéliques protestants, leurs reproductions sur papier fin<sup>11</sup> ; leur diffusion est plus grande que celle de simples photographies produites vendues à l'unité. Si avares d'images de Madagascar soient-ils, les magazines européens circulent aussi. Mais cela reste confidentiel. Ces photomécaniques<sup>12</sup>, comme autant de feuillets mobiles, sont fabriquées en Angleterre sur des pierres lithographiques. Parrett (meilleur en photographie qu'en agiotage, son défaut mignon) est un initiateur de génie qui a

<sup>6</sup> On peut aborder le cas des cartes postales fabriquées les amateurs de photo, ou par un photographe, mais il tient plutôt de la photographie pure (ce sont des tirages à l'unité faits chez soi) que de la reproduction industrielle : seul le format tient de la carte postale.

<sup>7</sup> C'est une expression alors consacrée.

<sup>8</sup> Et pour cause : Leurs restes mortels ne sont pas rapatriés. Ajoutons que plusieurs photographes malgaches se retrouvent en détention à Nosy Lava.

<sup>9</sup> La situation politique fait alors que le matériel photographique disparaît du marché.

<sup>10</sup> On tiendra pour exceptionnel, mais négligeable eu égard à leur rayonnement, le cas des frères mauriciens Broudou, de Vatomandry, qui font, entre autres, le portrait de Mademoiselle Juliette (Fiche).

<sup>11</sup> Non pas sur papier albuminé ou salé.

<sup>12</sup> On trouve un exemple-type de ces clichés p. 231, dans « La conservation des fonds iconographiques du ministère des Colonies », M.-H. DEGROISE, (p.223-249), *Des images et des mots. Les documents figurés dans les archives*, (dir°) Ch. DEMEULENAERE-DOUYERE, M. PLOUVIER, C. SOUCHON, CTHS, 2010. 429 p.

mondialement, il faut le souligner, fait connaître Tananarive en 1875<sup>13</sup>. Par ce procédé technique, les tirages atteignent deux à trois cents exemplaires, quelquefois plus<sup>14</sup>.

Si des sous-titres laconiques anglais-français accompagnent ces images, cela tient plus des relations étroites qui lient les milieux restreints de la photo-reproduction des deux pays depuis la découverte de la photographie, que du fait que deux pays européens se retrouvent à Madagascar. Les clichés étant numérotés, on sait donc qu'ils ont pu atteindre mille exemplaires différents. S. Ashwell, l'imprimeur de la LMS, rue Augey-Dufresse, (autrement dit à l'endroit même où Parrett a travaillé) qui a remplacé Parrett en 1893, détient un stock de 600 de ces clichés 15x18 cm. encore en 1903.

Les collectionneurs de ces photos quasi-introuvables, souvent de bonne qualité<sup>15</sup>, sont des Britanniques. Leur style est sobre, très LMS<sup>16</sup>. On peut les conserver dans des albums à vis et en accumuler jusqu'à une cinquantaine par album. En France, c'est manifestement dans des milieux protestants que ces tirages ont pu se retrouver<sup>17</sup>. Cela a quelque chose de très moderne que cette possibilité d'accumulation, de changement, de modification. Et le genre est en tout cas au moins aussi digne d'intérêt que le livre de photos de voyage tel qu'il est pratiqué depuis la naissance de la photo<sup>18</sup>.

On comprend donc que les tirages industriels de la carte postale ont radicalement modifié la vision de Madagascar dès 1898<sup>19</sup>. Les deux premières séries, un peu frustes, sont conçues l'une, protestante, par la société des Amis des Missions<sup>20</sup>, à Montauban, l'autre chez L. Geisler, le maître graveur français<sup>21</sup>. Une série, allemande, anonyme, est légendée en malgache<sup>22</sup>. Dès 1899, elles circulent, sans bruit, dans Tananarive, alors qu'une explosion médiatique vient d'avoir lieu qui ne s'arrête qu'en 1914.

## II) LES DÉBUTS DE LA CARTE (1898-1914). LA BELLE ÉPOQUE : L'EXPLOSION

On a bien en tête que la carte apparaît en nombre à Madagascar, dans les années 1902-1904. Ce sont des dizaines de séries, d'ensembles régionaux qui se font jour. On y retrouve quelquefois des tirages de clichés connus avant 1895, comme ceux de Perrot, de Tamatave. Cela tient de l'épidémie. Seul l'axe Tuléar-Fort-Dauphin y échappe durant

<sup>13</sup> Un cliché intitulé « View of Antananarivo from battery of Ambodinandohalo » paraît en 1875 dans *Treasure spots of the world*. Seuls 28 lieux dans cet ouvrage représentent la beauté du monde. C'est dire l'intérêt que présente alors Madagascar pour certains Anglais. L'auteur de cet ouvrage, W.B. Woodbury, a inventé un procédé photomécanique, la woodburytypie, plutôt nommée photoglyptie en France, qui est le procédé artisanal de ces clichés tirés un à un à la main.

<sup>14</sup> La LMS, imprime à Londres, au début des années 1870, des gravures conçues à partir de ses clichés de temples tananariviens<sup>14</sup>. Parrett reste incontestablement le photographe de Ranavalona III, aux dires de Maude F. CORNWALLIS : « Somme years ago, (he) obtained some excellent photographs of her by the instantaneous process. » p.22, *Five years in Madagascar*. 1895.

<sup>15</sup> Les premiers tirages sont excellents ; à l'approche de la dernière centaine, la pierre s'use et les reproductions sont empâtées.

<sup>16</sup> On peut retrouver nombre de tirages originaux de la *London Missionary Society* dans les collections du temple de Faravohitra.

<sup>17</sup> Le pasteur Maurice Forget en eut un à Ambositra entre 1903 et 1933.

<sup>18</sup> Catherine GRALL, « Les photographes et le voyage », *Acta fabula*, vol. 10, n° 5, Notes de lecture, Mai 2009, URL : <http://www.fabula.org/revue/document5037.php>

<sup>19</sup> Dans ce cas d'espèce, il est difficile de croire ce que dit Albert PIETTE : « La photographie, c'est alors la supériorité technologique, métaphore du pouvoir colonial », « Fondements épistémologiques de la photographie, Arrêt sur images », *Ethnologie française*, n°1, 2007, (Vol. 37), p. 23-28.

<sup>20</sup> Par exemple « Diaconesse soignant les lépreux ».

<sup>21</sup> On ne connaît ni le photographe ni l'éditeur.

<sup>22</sup> Nosy-Be, finage de la compagnie hambourgeoise O'Swald, est évidemment surreprésentée dans cette courte série.

quelques années, hormis deux militaires, non des moindres, qui valent d'être connus. Leur savoir-faire, leur allant, leur facilité font d'eux les moins anonymes de leur corporation.

### A. Le lieutenant E. Imbert

La production de Couadou, ancien photographe de Toulon devenu éditeur de cartes, submerge alors la Grande île : environ deux cents cinquante clichés du lieutenant Imbert inondent le marché<sup>23</sup>. Leur qualité est optimale et ne sera pas surpassée avant longtemps. Il est bien entendu que le nom d'Imbert (arrivé début 1900 dans le cercle des Bara) n'est apparent nulle part. Le lieutenant mitraille tous les lieux où il réside. Rares sont les régions du Sud où il n'intervient pas<sup>24</sup>. Trois mille plaques de son cru sont répertoriées au Fort d'Ivry<sup>25</sup>. Imbert est très productif du temps que Lyautey est en place dans la capitale du Sud<sup>26</sup>. Ce véritable Fortier du Sud de Madagascar laisse quelques grandes réussites à la postérité, dans les années 1900-1902. Ces dernières se sont retrouvées dans le domaine privé de la vente de cartes sans que pour l'instant on ne puisse expliquer comment cela s'est fait. Gallieni avait certes un sens aigu de la réclame, comme on disait alors. Lyautey, imbu de lui-même, aussi. Mais rien ne transparaît dans les archives. Qui plus est lorsque l'un d'eux apparaît, il n'est pas mentionné.

Cas particulier d'homme sorti du rang, Imbert commente quelques-uns de ses meilleurs tirages dans un ouvrage très technique<sup>27</sup>. À la manière d'Ellis, un lieutenant de l'Infanterie coloniale s'essaie à des séances médiologiques de ses clichés, puisqu'il est à la fois le médiateur d'un médium qu'il commente, ayant la connaissance pointue d'un milieu et des conditions requises pour l'élaboration d'une prise de vue, c'est à dire le hors-champ. Il est rare de voir, même en France, en 1900, un photographe commenter son œuvre pour dire ce qu'on peut y voir, à fortiori, à Madagascar, pays étrange pour le destinataire lointain d'une carte. Nous sommes, par exemple, chez les *Hovalahy ny Iantara*, favorables aux Français depuis 1897. Encore faut-il savoir que Laimeri, *mpanjaka* local, a changé son fusil d'épaule ; il a été retourné. La part de manipulation échappe, c'est la loi de la guerre. Mais tout cela est lointain ; on ne s'étonne de rien, loin de là, à la réception du petit bout de carton.

Bien sûr, sans grande connaissance du pays où s'est égaré un cousin, un ami, l'effet de réel est assuré à peu de frais. Le destinataire d'une telle carte ne peut que penser qu'à la magnanimité de sa patrie ; il découvre en même temps un pays exotique. Il ne se doute pas qu'il a, devant lui, la preuve tangible d'une astuce pour pacifier. C'est une machine dans laquelle les Malgaches de la tradition comme les Bara et les Tanala sont pris au piège. Imbert est le metteur en scène local d'un système colonial qui le dépasse totalement.

Certes, il énonce avec des mots ce qui est lisible sur son cliché. Mais ses clichés vont plus loin. Sa culture est très technocentré, donc très moderne, très militaire aussi et, en tant que tel, il donne, à ses contemporains et à la postérité, la double image de la conquête du monde colonial et d'un monde visuel dans un commentaire qui n'est pas

<sup>23</sup> Voir Aline MULLER, « La part d'ombre d'un fonds photographique, La production du lieutenant Edgard Imbert conservée à l'ECPAD », *Cahiers de l'école du Louvre*. 10/2017.

<sup>24</sup> *Dans le sud de Madagascar, 1900 -1902* n'évoque pas du tout Imbert.

<sup>25</sup> Le tiers semble appartenir à sa période indochinoise. Un bel album Imbert se trouve au CAOM.

<sup>26</sup> S'il revient bien (et marié), au début des années 1910, il ne semble pas que cette production soit connue.

<sup>27</sup> R. LIAUTAUD, E. IMBERT, lieutenant d'Infanterie coloniale et M. PONCET, ingénieur de la Marine, *La photographie en France et dans les pays chauds*, Toulon-sur-mer, Imprimerie régionale, 354 p.

outrancier. Qui plus est, sa réflexion dénote une richesse doublement réflexive, vue à travers deux ou trois filtres : l'exotisme ou du moins l'extranéité, la part militaire, voire la part politique.

Il y a là l'hommage artistique d'un homme sorti du rang à des ennemis bara ou tanala, qu'il comprend parfaitement, dont il ne mésestime pas du tout la valeur guerrière, et pour lesquels il n'a pas plus que les préjugés véhiculés à son époque. Cet hommage textuel et photographique, fait dans de périlleuses conditions, mérite qu'on s'y soit attardé. N'importe qui, grâce à Imbert, peut savoir à des milliers de kilomètres que Madagascar est photogénique<sup>28</sup>. Or, on sait, depuis Charlie Chaplin, que seule l'émotion est photogénique. Un militaire en est donc capable.

### B. Le capitaine J.A. Sénèque

Mais Imbert<sup>29</sup> n'est pas seul. Le capitaine J.A. Sénèque, beaucoup moins prolifique, partage son chemin à Fianarantsoa durant trois ans. Disons qu'ils y ont leurs garçonnères et leurs modèles féminins communs<sup>30</sup>. Aucun des deux ne signe leurs cartes postales. L'éditeur, H. Cattin, qui a pignon sur rue à Fianarantsoa, signe pour Sénèque en ajoutant un « S » à son propre patronyme et le tour est joué. Quand les cartes se vendent, le créateur est parti pour l'Indochine. Dix ans après le départ de Sénèque<sup>31</sup>, il y a longtemps que tous l'ont oublié. Mais Cattin continue de vendre, y compris de moins bons clichés.

**Document 1 : Guerrier Bara, J.A. Sénèque.** Le capitaine Sénèque a quitté Fianarantsoa depuis de longues années quand Cattin poursuit, sans le dire, l'édition de ses clichés, dont il a dû se procurer les plaques de verre pour que l'imprimeur métropolitain puisse travailler.

(Source : Collection privée auteur)



<sup>28</sup> Cette notion de photogénie concerne Imbert de plein droit. Sans doute est-il le premier à questionner esthétiquement le pays non merina à l'échelle de l'industrie des petites cartonnettes à un sou.

<sup>29</sup> E. Imbert a été pillé par le coiffeur-parfumeur chic d'Andohalo. L.S. Blion. Blion, établi sur la place d'Andohalo, puis rue Amiral Pierre, publie des centaines de clichés sous forme de cartes postales, tout comme son beau-père P.F. Sarrazin. Mais surtout il fait feu de tout bois : après avoir annoncé (sous forme de galéjade ?) qu'il détient un stock de 3 millions de cartes, il annonce dans la presse en attendre 20 millions (juillet 1906) !

<sup>30</sup> Voir *Le Journal des voyages*, 23 octobre 1904, n°412, où figurent 9 clichés de Sénèque usurpés.

<sup>31</sup> En 1898, Sénèque crée le poste stratégique d'Iamposika, au confluent de l'Fanakomy et de l'Iantara. En 1899, il est en poste à Betroka, comme officier de renseignements du cercle des Bara.

Les cartes postales de Sénèque ont quelque chose de plus que celles d'Imbert : Sénèque sait plaire et il voit toujours plus loin ; il n'a pas l'œil absolu, mais il détient ce qui manque à la plupart de ses confrères, militaires ou pas, à savoir l'empathie pour les gens qu'il mitraille avec son objectif. Pour un officier de renseignements, c'est assez paradoxal. Excellent officier en poste à Fianarantsoa<sup>32</sup>, il trouve le moyen de réaliser deux clichés de gens de la brousse venant payer leur impôt : l'un d'eux est devenu une carte postale, l'autre, fait dans la seconde qui suit se cache à la bibliothèque du Fonds Grandidier à Tsimbazaza. Les imposables s'y amusent, tant leur contribution est minimale, à savoir l'équivalent d'un *kapoaka* de riz. On connaît malheureusement la suite.

### C. Goulamhousen Charifou.

La tradition khodja de discréption voire de mutisme est parfaitement menée à son terme. Aucun cliché original de Goulamhousen Charifou fils n'existe, pas plus qu'une seule plaque d'impression. Il faut reconnaître que cela est un inconvénient majeur quand on se targue de se mêler d'histoire de la photographie ! Sans doute né dans le Gujarat (la maison Charifou-Jeewa<sup>33</sup> apparaîtrait à Antsirane en 1881, ce qui est surprenant) peut être fait-il ses premières armes de chasseur d'images dans le pays d'origine de ses ancêtres, le Gujarat<sup>34</sup>. En effet, son talent est si manifeste que la Grande Ile ne lui suffit pas : aussi part-il exercer son art aux Indes anglaises dans les années 1898-1899 (le cachet de la poste faisant foi) comme le lui permettent les boutres de décembre-janvier. Il en revient avec une quarantaine de clichés qui engendrent des tirages sur cartes postales, vendues à Diego-Suarez, des plus exotiques.

Il faut avouer que cela surprend tant ils concernent des milieux divers, des religions différentes, des habitudes venues de loin. Cela va du fakir de Shiva d'une ville inconnue, à une mosquée de Bhavnagar<sup>35</sup>, voire une danse de Khodjas qui ressemble à un *may-pole*, en passant par des commerçants aux échoppes les plus surprenantes. Les soldats de Diego adorent visiblement l'exotisme pas cher.

Sans Goulamhousen Charifou fils, le Nord-Ouest de Madagascar échapperait à la fascination de la Belle époque pour la carte illustrée : en nombre de clichés, il domine de loin la production de cartes sur une période qui excède quatre décennies<sup>36</sup>. Aucun sujet ne lui échappe, églises comprises. Ses sujets malgaches sont à la fois respectueux des personnes et valorisants. Comment ne pas évoquer ces jeunes mariés timides, surpris, principièrement habillés ? Tel vendeur de fruits ou telle marchande de pas grand-chose devient le véritable personnage du cliché. Jamais une seule légende (ne devrait-on pas dire mise en scène<sup>37</sup>) n'a de caractère blessant pour qui que ce soit. On regrette l'absence d'intérêt de la colonie pour la personnalité de cet homme dont on ne trouve guère trace dans les archives ou dans la presse.

<sup>32</sup> Lyautey évoque p. 214, *Lettres du Tonkin et de Madagascar*, « la série des photographies » d'Ankazobe où Sénèque était en poste entre fin 1897 et début 1898. Mais il ne va pas jusqu'à donner le nom de l'auteur.

<sup>33</sup> Charifou-Jeewa signe un cliché comme éditeur le 14 juillet 1901, à Nosy Be (Messageries Maritimes).

<sup>34</sup> En 1902, il habite rue Colbert, à côté de la mosquée des Khodjas

<sup>35</sup> Ville du Gujarat.

<sup>36</sup> Son fils Hassanaly Charifou est photographe à Majunga dans les années 1930. Piaral G. Charifou est encore photographe à Majunga à la fin des années 1960.

<sup>37</sup> On connaît le mot de G. Didi-Huberman : « Les images sont des actes et non pas seulement des objets décoratifs ou des fantasmes. »

## D. G.L. Leygoute.

Ce fonctionnaire des Télégraphes arrive d'Algérie en 1899. Sa carrière se passe tant dans plusieurs postes de la côte Ouest qu'à Tananarive. Mais il enregistre 6 900 clichés<sup>38</sup>, dont plusieurs centaines, dans de très nombreuses séries, sont devenus des cartes postales. Une quinzaine d'originaux sur plaques, de caractère ethnographique, sont extraordinaire. La première période, qui dure jusqu'en 1914, concerne Maintirano, le Boina, Nosy-Be, le Sambirano. Sa « route des placers » (Andavakoera-Antsiranana), autrement dit, « le pays de l'or » (voir document 4, à la fin de l'article), a quelque chose de fascinant. Le créateur est inspiré. On le sent si proche des gens qu'il photographie qu'on en oublie la colonie. Pensons par exemple à ce groupe d'orpailleurs broyant du quartz, qu'un commandeur malgache surveille avec lavallière, casque, et pochette au revers du veston, l'air arrogant<sup>39</sup>. Puis vient sa seconde période policée, distante, mondaine, bien plus circonspecte. Le Leygoute tananarivien joue alors au touriste des Hautes-Terres<sup>40</sup>. Ce n'est plus lui. Un tel itinéraire est unique. Aucun confrère n'a produit autant, d'une telle qualité, sur une aussi longue période.



**Document 2 : Ce cliché originel de Leygoute est de meilleure qualité que la carte postale qui lui correspond. Ce qui figure ici est la voiture postale de Venot, le Citizen Kane de Mananjary. Jules Venot est arrivé sur la côte est avant 1895. En 1896 il est déjà membre de la Chambre consultative. De ce qui se vend et s'achète, rien ne lui échappe. Et comme il faut bien acheminer voyageurs et courrier, en altruiste, il se dévoue dès 1920. La lagune de l'Est, dont on ne sait jamais où elle commence et comment elle finit, est parfaitement illustrée, dans ce cliché très intuitif. (Source : Collection privée auteur)**

<sup>38</sup> Un témoignage familial suggère que la majeure partie de ses plaques photographiques est restée à Tananarive.

<sup>39</sup> n°5660. Ed° Frangiadakis.

<sup>40</sup> Il produit même des albums de caractère touristique.

## E. Fr. Rasoamanana

C'est une cinquantaine de photographes dont il faudrait citer le nom ici<sup>41</sup>. Jusqu'en 1940, quelques Malgaches seulement sont créateurs de clichés dont il sera tiré des séries de cartes postales. Ils ont donc créé en premier lieu des clichés qu'ils ont quelquefois vendus à l'unité et, par des opérations qui nous échappent, certaines de ces photos se trouvent multipliées dans de courtes séries par la phototypie. On pense ici au meilleur d'entre eux Rasoamanana<sup>42</sup> (Photo-Betsileo, Ambositra). Rasoamanana est tout bonnement son propre éditeur<sup>43</sup>. Ses clichés, extraits d'une collection personnelle, sont parfaits : ses « Betsileo pilant du riz » (sujet d'une déconcertante banalité traité des dizaines de fois) n'ont rien d'apprêté car ce n'est pas une mise en scène. Sa « Jeune Hova en deuil » est plus heureuse que nature. Le deuil la transfigure. Son drapé a été appris à la meilleure école. Le « Village zafimaniry » est pris à la lumière du matin après la pluie (un peu comme ce village Viêt-Cong, si propre, au tout début d'*Apocalypse now*) : on reconnaît son travail sans qu'on lise au préalable sa signature. C'est la marque des meilleurs. Personne ne lui apprend la culture populaire malgache, il la devine, étant né dedans.

Que l'on compare ainsi son « Bourjane traversant la forêt de l'est » avec le même sujet traité par Imbert : pour des raisons profondes, qui renvoient sans doute à la violence militaire *sui generis*, et qui nous échappent aujourd'hui. Le porteur de Rasoamanana est nimbé de gloire, alors que celui d'Imbert peine dans un sentier sans fin.

Rasoamanana se révèle encore mieux dans « Repas malgache (1912) » qui est une scène de pique-nique, véritable scène de genre pratiquée dès 1894, qui doit particulièrement être valorisée dans le milieu citadin. L'un des personnages, de blanc vêtu, comme ses amis en canotier, pose avec sa raquette de tennis, non loin du *boto* de service à l'arrière-plan. Ce monde a besoin de reconnaissance sociale, sans plus. N'est-ce pas le plus légèrement du monde que se maintient l'ordre colonial, grâce à un usage particulier du détail sensible ?

Son « Lavage de l'or à la batée dans la forêt », où les batées sont réservées aux femmes et les pelles aux hommes, n'est ni plus ni moins dur que le placer d'Ambodimanga, de Perrot, ou d'autres *sluices* de Lavigne, Charifou, Leygoutte et autres travaux d'orpailage. Pourtant, Rasoamanana en exclut les commandeurs et les *vazaha*, aux poses de matamores<sup>44</sup>. La légèreté de Rasoamanana est intelligente, aérienne. Cette marque de fabrique appelle paradoxalement à s'interroger sur le côté violent, souvent sous-jacent, de l'image coloniale<sup>45</sup>.

<sup>41</sup> Voir Claude BAVOUX, « Petite histoire de la photographie à Madagascar avant 1940 », dans *Tsingy* n°19, 2016. En particulier « Les sans-grade de la photo civile privée et leurs démons. »

<sup>42</sup> L'historiographie malgache a retenu le nom d'un homonyme : Franck Rasoamanana, fondateur, en 1878, de *Ny Sakaizan'ny Ankizy madinika*, puis *mpitandriana* à Mandirirano, très proche de la reine et ami du malheureux couple Johnson de la *Friend's Foreign Missionary association* a été interné par Duchesne, à l'occasion. Le photographe d'Ambositra et Tananarive, où il est né en 1883, obtient la nationalité française en 1933.

<sup>43</sup> Certains de ses collègues, de quelque origine qu'ils soient, moins chanceux, se font tout bonnement subtiliser, ou acheter, leurs clichés. C'est, si ce n'est la règle, du moins l'habitude depuis longtemps.

<sup>44</sup> Il existe une belle carte sans ce genre de personnage de G. Laubé - libraire, rue Amiral Pierre - de Fandrazavana (Arivonimamo) avec 25 ouvriers sur une exploitation aurifère, qui représente le piquet de Aug. Baudin, connaissance de Rabearivelo, en 1898.

<sup>45</sup> « Décrire la violence coloniale, c'est s'inscrire au cœur de l'entreprise de domination : là où elle est mise en acte, dans une interaction qui implique des colonisateurs et des colonisés ». Raphaëlle BRANCHE, « La violence coloniale. Enjeux d'une description et choix d'écriture », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n°19, 2010, p.29-42.

### III) LA VIOLENCE COLONIALE

On ne voit pas la violence, ou si peu, dans les cartes postales<sup>46</sup>. Quelques photos de prison ou de prisonniers au travail dans les coraux de Sainte-Marie, de Perrot, sans doute. On la subodore cependant quand on voit tant l'habitat d'Antaimoro, à Diego, qu'un journalier très jeune, décharné et en *salaka* dans une carrière de l'usine Mori à Farafaty. La tendance au brouillage des pistes est manifeste puisque Perrot ne se rend jamais sur les chantiers de la route muletière ou du chemin de fer. Et si ces cartes existent, sans que l'on connaisse l'auteur, elles ne sont pas le reflet de l'épouvantable réalité.

La photo coloniale fuit ce qui est saillant, violent, du moins à Madagascar. L'ordre colonial n'aime pas ce qui fait tache. Les centaines de prises de vue de L. Tinayre qui suit Duchesne, puis Metzinger, donnent à voir tout au plus quelques morts et quelques fusillés. Les cartes postales qui sont extraites de son œuvre et qui paraissent en 1900, sont d'une grande douceur. Son entrevue entre parlementaires du Palais et Metzinger, qui ne paraît qu'en 1900, pour l'exposition tient plus de la reddition de Breda de Velazquez que de l'épopée. La modération est consubstantielle au genre mineur véritable phénomène médiatique de la masse allogène.

Toutefois, quelques exceptions échappent à la règle. Ainsi, les trois « espions dangereux (entravés) exécutés lors de la dernière insurrection », gardés par un tirailleur sénégalais, semblent avoir participé au soulèvement du Sambirano. Le cliché semble être dû à R. de Gironcourt, arrivé fin 1902 à Diego-Suarez<sup>47</sup>. Du moins, est-ce lui qui, paradoxalement, dans une série assez longue, en revendique la paternité. Gironcourt a sans doute acheté le cliché, chose banale<sup>48</sup>, puisqu'il ne peut pas avoir été présent en 1898-1899. La pratique est banale. Et cette image dénote d'autant plus qu'elle elle renvoie à une époque de feu et de sang.

Quatre prisonniers, avec chéchia de miliciens, à Nosy-Be retiennent l'attention : s'ils sourient à l'opérateur, bien qu'ils trimballent le contenu de tinettes et qu'ils sont entravés avec des fers, comme les *gadralava* d'un autre temps sur une île sensée être française depuis longtemps. L'éditeur, « Hassan Ali fils, de Nossi-Bé » n'a pas jugé utile d'apposer le nom du créateur du cliché, pas même sur une autre légende de la même carte où on apprend que ces prisonniers se sont soulevés en 1898 dans le Sambirano (Voir illustration de couverture)<sup>49</sup>.

La violence à l'état brut vient encore du nord dans trois cartes qui présentent des scènes de double exécution sur le petit terrain de tir d'Antsiranana. Le public malgache et européen y assiste, nombreux, religions confondues. Et même si le cliché saisis au passage un amateur photographe au travail, personne ne signe la prise, hormis le magasin *Au Kimono*, qui n'est qu'un éditeur de plus dans Antsiranane. Si Tamatave est une ville particulièrement photographiée, jamais quiconque n'est allé y poser son trépied du côté de la plage, boulevard de l'Ivondro, au dépôt du magasin de pétrole, lieu des exécutions.

On peut s'attendre à une débauche d'hommes en armes dans l'iconographie malgache, surtout si on a lu *Maintenir l'ordre colonial*<sup>50</sup>, qui va un peu vite en besogne.

<sup>46</sup> On connaît le mot terrible, sans doute extrême (et énigmatique, comme le souligne Pachet) de F. Fanon : « Le Blanc débarquant à Madagascar provoquait une blessure *absolue*. »

<sup>47</sup> Même si Chatard se dit l'éditeur du tirage. Le cas est courant.

<sup>48</sup> Sinon, chacun tente le contretype. C'est ce qui fait que des cartes sont mauvaises.

<sup>49</sup> L'habitude d'entraver les prisonniers avec des cordes et non pas des fers s'est perpétuée longtemps. Il existe une autre carte non signée intitulée « Jadis, un prisonnier. » tout aussi désarmante.

<sup>50</sup> « Le général Gallieni eut recours à un usage intensif de la photographie pour opérer le recensement et la classification raciale de la population. » p.32, Introduction générale. « Le maintien de l'ordre dans l'empire

Certes, les représentations d'hommes en armes ne sont pas rares, mais elles restent très contenues en matière guerrière, dans la mesure où évidemment (il suffit d'y penser un instant) elles sont prises après soumission personnelle<sup>51</sup>. La légende précise le nom du « rebelle » venu à résipiscence ou mentionne le fait que le désarmement<sup>52</sup> n'avait pas encore eu lieu au moment du cliché. On sait que selon les régions, il a lieu jusqu'à un certain point, puisqu'il faut bien se défendre contre les pillards ou son voisin remuant et chapardeur.

En juin 1904, Gallieni dans une instruction aux commandants des cercles de Morondava et Maintirano, proclame avoir, par le désarmement qui concerne des dizaines de milliers de fusils de sagaines et de boucliers, « enlevé (aux gens du Menabe) le moyen d'une nouvelle rébellion générale ». On comprend l'impact du cliché de tel chef, muni d'un fusil à pierre garni de clous décoratifs en laiton, au fond de la province française. A fortiori quand il arrive quinze ans après la prise de vue, sans que le destinataire ne le devine...

Qui plus est on pratique l'autocensure : Imbert a vu les défenses complexes comme les fossés couverts et dont le fond est recouverts de bambous effilés, pratiquées dans le Sud de Madagascar, mais il ne les a jamais photographiées.

## A. La vision de la guerre 14-18.

Comment la Grande guerre est-elle couverte par la carte postale ? À peine voit-on à Majunga quelques tirailleurs attendent leur embarquement sur le wharf. D'autres, dans une série de cinq cartes légendées en arabe, sont cantonnés le long du canal de Suez dans des scènes où dansent des femmes malgaches qui n'ont rien de bien guerrier. A croire qu'aucun soldat n'a fait cette guerre<sup>53</sup>. En général, miliciens<sup>54</sup> devenus gardes, on les voit défilier, manœuvrer comme à la parade. La réputation qu'ils se sont fait n'apparaît en rien dans la représentation qui est faite d'eux. Si la violence militaire coloniale ne se voit guère<sup>55</sup>, c'est que la photographie s'est abstenu de la décrire. Le soldat malgache, en guerre, est occulté<sup>56</sup>, Chantal Valensky l'a dit depuis longtemps. Ce sont pourtant des listes de morts français sur le front que révèlent les journaux longtemps après leur décès. Le gouvernement général demande aux familles par voie de presse de communiquer des précisions en ce qui concerne leur biographie. Les Malgaches ne meurent pas, puisque

---

français : une historiographie émergente » E. BLANCHARD, J. GLASMAN, in J.-P. BAT, N. COURTIN (dir.), *Maintenir l'ordre colonial. Afrique et Madagascar XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, PUR, 2012. Jamais dans une seule province, dans un seul cercle, cela n'a été rendu possible.

<sup>51</sup> La soumission d'un *mpanjaka* entraîne celle de ses affidés.

<sup>52</sup> La première mention du désarmement est signée par la reine le 26 mai 1896 le *Didy momba ny fiadiana mbola afenin' ny sasany*. L'ordonnance est contresignée par H. Laroche. Bien sûr, cela se poursuit officiellement jusqu'en 1904.

<sup>53</sup> Une douzaine de cartes, qui n'ont jamais été vendues à Madagascar, les montre en garnison à La Tremblade, très loin du front. On connaît le vers de Senghor, « Vous mes frères obscurs personne ne vous nomme. » dans « Aux tirailleurs sénégalais morts pour la France », *Hosties noires*, 1948.

<sup>54</sup> Hyppolite Laroche engage dans la milice grâce à la maison Ratefy, à Ambatonakanga, dès avril 1896. Le grand premier fait d'armes des miliciens (en général recrutés sur place) est l'affaire d'Antsirabe en mai 1896. Il existe trois grades chez les miliciens qui tous portent le signe distinctif de la chéchia rouge. Le général Pennequin augmente leur solde. Victor Augagneur en 1906 réorganise la milice qui est intégrée à la garde indigène. Voir *L'Action coloniale* juin 1905, n°5 et *Le Progrès de Madagascar*, 13 janvier 1909, article « La garde civile à Madagascar » et 13 février 1909. Tout le monde, cependant, parle de milicien (et de leur chéchia) jusqu'en 1940.

<sup>55</sup> Voir les travaux de J.-R. RANDRIAMARO.

<sup>56</sup> Chantal VALENSKY, *Le Soldat occulté. Les Malgaches de l'armée française, 1884-1920*, 445 p. L'Harmattan, 1995.

leurs noms n'apparaissent jamais... Comme il y a eu une censure de la poste, aucun cliché n'a jamais pu passer le guichet<sup>57</sup>.



**Document 3 : Tirailleurs malgaches à Port-Saïd, Égypte**  
(Source : Collection privée auteur).

#### **B. La carte comme antidote involontaire à la violence.**

Comme au cinéma, toutes ces prises de vue sont montées selon les nécessités du récit, colonial, en l'occurrence. Le Français voit son Madagascar, comme jamais cela n'a pu se faire avant 1898, à savoir comme dans une séance de cinéma, sans trop se déplacer ; les cartes illustrées pourvoient amplement à son désir de voyage ou d'altérité.

Les autres, qu'on voit par image interposée, ce sont des indigènes. La représentation mentale de l'Autre, c'est le stéréotype parfait, qu'on réduit à quelques formules ou à des séries d'images à cent sous. Le Français, si peu important soit-il, ne se sent-il pas essentiellement maître ? Caliban ne voit-il pas l'Autre sous la forme de Prospéro, comme l'a dit O. Mannoni, occasionnellement professeur au lycée Gallieni et bon photographe à ses heures<sup>58</sup> ? Autrement dit, la violence potentielle est là, qui ne quitte pas l'île. Mais elle est maîtrisée. C'est bien ce que laisse subodorer que Rasoamanana, lui-même bel exemple d'antidote à la violence coloniale.

Que faire de mieux que contenir la violence faite à la Grande Ile par les moyens les plus simples ? En ethничisant, en pratiquant la politique des races, on classe, on a un alibi pour dissocier, pour distancier. Avouons que la colonie a des talents en matière de mosaïque. Or, les cartes participent par centaines à la construction de l'Autre dans

<sup>57</sup> Quelques clichés signés montrent des tirailleurs en garnison, à Spire en Allemagne, en 1920.

<sup>58</sup> François VATIN, « Dépendance et émancipation : retour sur Mannoni », *Revue du MAUSS*, 2/2011 n°38, p. 131-148.

l'imaginaire qui se transforme en réalité vécue. C'est la « politique de races », autrement dit, l'organisation administrative, instituée par Gallieni, qui reprend l'ordre ancien des choses politiques, et qui trouve, deux ans après son institution, une ampliation à sa mesure<sup>59</sup>, à destination des Européens, voire de l'Europe. L'indigénat et/ou la politique de races transforment les Malgaches en cibles vivantes d'opérateurs photographiques qui, la plupart du temps (ce sont les compositions les mises en scène qui permettent de le dire) les prennent en sympathie manifeste. D'autant que les Malgaches sont une « race malléable » comme chacun le fait savoir à l'envi : l'ancien interprète Gustave Julien<sup>60</sup>, le ministre des Colonies en personne<sup>61</sup> (qui n'a jamais mis le pied à Madagascar), le gouverneur général M. Olivier, devant les Délégations financières en 1924, ou *L'Echo de Tananarive*, quatre ans plus tard<sup>62</sup>. N'est-ce pas ce que dit aussi Mannoni, à sa façon ? Le Malgache, plus que d'autres, serait un être éminemment colonisable. Et la carte postale profite de cette malléabilité pour faire des sujets de la France des êtres dominés<sup>63</sup>.

On découvre, parmi les cartes, des ethnies multiples, jusqu'à plusieurs dizaines, tant on découvre des sous-régions dignes d'intérêt : n'oublions pas qu'il s'agit de faire payer l'impôt. C'est pourquoi les Malgaches n'ont jamais été si nombreux. Et visiblement, ils s'adaptent tant qu'ils collaborent facilement aux entreprises photographiques de toutes sortes.

Leur identité n'apparaît cependant jamais dans les légendes. Ni leur âge, ni leur adresse. Par centaines de fois, on regrette donc ces oubli manifestes. Une princesse sakalave<sup>64</sup>, sans doute nommée Zafitsara, avec un pectoral d'argent (yéménite ?) impressionnant, mériterait qu'on s'arrête sur son cliché tant le fait d'avoir été nommée est rare. On voit chez elle une attitude clairement hostile. Il est difficile d'aller plus loin. D'évidence c'est bien la négation de l'identité qui caractérise la classification ethnique. On caractérise pour moins individualiser. Au grand dam de l'historien de 2020, à qui il ne reste qu'à se muer en chambre d'enregistrement.

Le colonial veut bien connaître, mais a-t-il intérêt à poursuivre ? Il s'est fait une image plurielle, complexe, mais médiane et totalement stéréotypée de Madagascar bien avant 1914. Le pire, c'est qu'il s'y conforme puisque le renouveau des clichés ne se fait guère, les neuf dixièmes des cartes postales étant fabriquées bien avant la Première Guerre mondiale. Les allogènes vont adhérer à leur leçon arrangeante. Disons, en termes de prise de vue, qu'ils sont les rois du contrechamp en ce sens que Madagascar est prise selon tous les angles possibles, mais depuis une seule position géographique et psychologique, à savoir celle d'un Français moyen de Tananarive<sup>65</sup>.

<sup>59</sup> L'arrêté sur le code de l'indigénat, en 39 points, est signé par Pennequin, le 13 novembre 1899. Gallieni alors à Paris a permis de faire activer la décision. Le général Pennequin prétexte une urgence pour le publier. Gallieni n'a pas hésité, en évoquant les Merina, à parler de « tribut » et non d'impôt. *JOMD*, 23 janvier 1897, n°56.

<sup>60</sup> « L'influence européenne s'est exercée sur une race si malléable... » p.431, t.1. *Institutions politiques et sociales de Madagascar*. 1909.

<sup>61</sup> « Il a été de tout temps constaté que la mentalité des sujets indigènes de Madagascar est essentiellement malléable et que le spectacles de scènes cinématographiques ou la vue de certaines affiches (...) sont de nature à impressionner fâcheusement leur esprit. » A.Sarraut, ministre des Colonies, *JOMD*, 1<sup>er</sup> juillet 1922.

<sup>62</sup> « Le gasy est encore suffisamment malléable pour plier. » 1<sup>er</sup> janvier 1928, n°317.

<sup>63</sup> Ce n'est pas pour autant qu'il faille magnifier le régime royal précédent.

<sup>64</sup> La carte est anonyme, sans nom d'éuteur.

<sup>65</sup> Serge BERNSTEIN et Pierre MILZA évoquent l'ethnocentrisme hexagonal d'avant 1914, autrement dit le « sentiment qu'il existe une hiérarchie des valeurs entre les races (sic) ». *Histoire de la France au XXème siècle : 1900-1930*, tome 1. éd° Complex, p.169.

À la grande rigueur, on veut bien différencier les Malgaches par origine régionale : ce sont des plaques autochromes (introuvables aujourd’hui) qui sont projetées, sur écran spécial, le 25 décembre 1924, avenue de la Résidence, et qui présentent les « types des différentes races de la Grande Ile<sup>66</sup> ». Et les leçons se répètent jusqu’à satiété : en 1925, l’ingénieur chef du service des Mines, retour d’Afrique du Sud, propose de tenir une conférence sur le thème des « types-indigènes du pays<sup>67</sup> ». Cela induit que, non seulement Madagascar, mais l’Afrique entière est vue selon cette vision<sup>68</sup>. Reconnaissions que la carte illustrée fait du Français un champion essentialiste toutes catégories du découpage ethnique de Madagascar. Cela implique surtout que l’on reconnaisse un Malgache à son « type » physique.

C’est l’idée induite, évidemment ; en outre, cette classification évite de parler de rapport de classe, ce qui est bien réconfortant quand on colonise. Il y a là matière à des confusions : tel groupe photographié est alternativement betsimisaraka puis sakalave, où sakalave et « maquois ». La science du pauvre a des faiblesses, dont les sujets de la France paient le prix. La carte postale vise au mieux l’approximation qui n’existe en dernier ressort que pour quelqu’un qui vit en Europe<sup>69</sup>.

La vie quotidienne d’un immense pays est organisée de façon à ce qu’une trentaine de milliers de Français entraîne le quotidien de trois ou quatre millions de Malgaches. N’est-ce pas Pierre Pachet qui dit que « la violence coloniale a quelque chose de familial<sup>70</sup> » ? Le fait que le pays malgache vive quelque peu à l’écart des continents y contribue peut-être. On y colonise sans bruit en toute sérénité, presque en toute connivence. La carte illustrée le montre chaque jour, dans un monde fermé, replié sur soi, qui ne laisse passer que des informations minimales. N’est-ce pas ce que Mbembe appelle en 2000 l’« intimité de la tyrannie<sup>71</sup> », à savoir une relation de proximité entre colonisateurs et colonisés privés de tout, même d’espérance ?

Bien sûr, la fabrication d’images est tellement profuse qu’on trouve le contraire de ce qui vient d’être avancé : plusieurs cartes de la « Commémoration de la naturalisation » évoquent, le bruit, la foule, la fête, sans précision aucune : le 27 avril 1909, un arrêté paraît promulguant le décret du 3 mars 1909 fixant les conditions de l’accession à la nationalité française. On inaugure un monument commémoratif 1909 au square d’Ambohijatovo, le 9 octobre<sup>72</sup>. Après eux, le Gouverneur Général a pris la parole en ces termes devant une foule évaluée à plus de 100.000 personnes. La foule est comme atomisée. Avouons qu’on ne voit rien sur ces cartes, si ce n’est un peuple de fourmis. On est loin, ici, de l’intimité, mais le résultat est le même : les Malgaches sont des prétextes à coloniser en rond.

Quand ils sont pris en nombre aux courses de chevaux de Mahamasina de Fianarantsoa ou de Tamatave, on les voit beaucoup mieux, et bien plus passionnés, massés comme ils le sont aux lieux les plus difficiles à négocier, fascinés par le miroir

<sup>66</sup> *L’Echo de Tananarive*, 24 décembre 1924.

<sup>67</sup> *L’Echo de Tananarive*, 4 février 1925, n°

<sup>68</sup> « Le monde colonisé est un monde coupé en deux. » F. FANON, *Les Damnés de la terre*, La Découverte, 2002 (éd°. originale 1961), p. 47.

<sup>69</sup> Introduisons un bémol : la carte postale a éthnicisé le plus possible les provinciaux français, Bretons, Bressans ou Auvergnats à la même époque. Seule la Première guerre bouleverse cela.

<sup>70</sup> « Deux théories de la colonisation », *La Quinzaine littéraire*, n° 560, août 1990, « Que sont « nos » ex-colonies devenues ? », p. 15-16.

<sup>71</sup> Richard SENNETT, *Les tyonomies de l'intimité*. 1980.

<sup>72</sup> Des discours ont été prononcés par MM. Rainiboto, notable d’Ambohitrimanjaka, Rakotovao et Ranarivelo, de Tananarive, et le Dr. Charles Ranaivo.

aux alouettes, à savoir les gains escomptés du pari mutuel des sociétés hippiques<sup>73</sup>. De même, existe-t-il des représentations de fêtes populaires, hormis les nombreuses célébrations officielles, où se devinent des joies plus que modestes, à destinations d'enfant, dont les archives parlent le moins possible<sup>74</sup>.

La violence a évidemment ses limites dans la fausse vie malgache des cartes postales, ne serait-ce que l'absence de sujets litigieux, ce qui relève plutôt de la photographie journalistique<sup>75</sup>, autre facette de la vraie vie. Il est vrai que la carte postale a tendance à fossiliser les Malgaches, à oublier leur passé, à produire de l'ethnicité, et partant, une violence maîtrisée. Nous sommes plus manipulés par les événements que nous ne les créons, à fortiori, si on pense que phénomène de l'exploitation coloniale est visible... Il n'est tout simplement pas photogénique.



**Document 4 : Gardes indigènes en armes, G. Leygoue.**

Une série de G. Leygoue est intitulée *Au pays de l'or*, au temps d'Augagneur.

La circulation des paillettes d'or sur la route des placers fait qu'une importante force de police est mise en place du temps de la réussite d'Alphonse Mortages, l'homme à la tonne d'or (exactement 600 kg, entre août 1906 et décembre 1907), et de son collègue Grignon sur le site d'Andavakoera. Cela suppose son lot de violences, voire de meurtres, et de grivèleries. Leygoue, fonctionnaire avisé du téléphone et télégraphe, parcourt l'Ouest, le Nord et le Centre de Madagascar. Il est bien malheureux que sa famille n'ait jamais pu retrouver ses plaques de verre. Comme bien d'autres créateurs, il semble qu'il ait été pillé au fur et à mesure des créations (Source : Collection privée auteur).

<sup>73</sup> Le pari simple vaut 1 franc. Les paris sont rendus possibles à Tananarive en 1898 ; Tamatave en 1901 ; Majunga en 1906 ; Fianarantsoa et Ambositra en 1908 ; Diego-Suarez en 1912.

<sup>74</sup> On pense ici en particulier à des manèges à bras.

<sup>75</sup> On se permet de renvoyer le lecteur aux pages 88-90 de notre article intitulé « Une histoire de la photographie à Madagascar. Des origines aux années 1940. » *Tsingy*, n°19. 2016.

Tirailleurs Malgaches aux tranchées du Bibane



**Document 5 : Tirailleurs Malgaches aux tranchées du Bibane**

Cette carte n'aurait rien à voir avec Madagascar puisque le Bibane est un épisode sanglant de la guerre du Rif. Mais ce sont des tirailleurs malgaches que nous avons sous les yeux. Cela date de mai 1925 et produit une centaine de morts, uniquement pour ravitailler un poste français. Lyautey, pervers, fait alors les beaux jours du Maroc et se sert de troupes malgaches pour contenir le bled de la dissidence. Qui eût cru que des Malgaches devinssent un jour des blédards de la guerre coloniale ? (voir J.-P. Charnay, *La guerre du Rif. 1984.*) Ce mauvais cliché permet qu'une turpitude historique puisse être remémorée près d'un siècle après les faits. Un mauvais cliché est bien meilleur que le déni de l'histoire.

(Source : Collection privée auteur)